

Haïti : des plaies, des larmes et quelques accouchements

Anne-Marie, Sandrine et Adeline ont fait partie des premières équipes intervenues en Haïti, après le séisme du 12 janvier. Même si le soin gynéco-obstétrique n'est pas une priorité en situation de catastrophe naturelle, ces trois sages-femmes témoignent de l'aide qu'elles ont contribué à fournir.

Elles n'ont qu'un mot à la bouche : « S'il le faut, on y retournera demain. » Anne-Marie Breure-Philippon, Adeline Delarue et Sandrine Pasquier sont sages-femmes et elles ont fait partie des équipes humanitaires envoyées en Haïti au lendemain du terrible séisme. Avec plus de 200 000 morts, 1,5 millions de sans abris et un pays touché en son cœur, la capitale, centralisatrice de toute action publique ou décision politique, les besoins restent immenses. Toutes se sont engagées pour une mission de 15 jours. « J'avais reçu un message d'AAIP (Aides Actions internationales Pompiers, l'association dont je fais partie) pendant mon service dans la nuit du 12 au 13 janvier, se souvient Anne-Marie, sage-femme au centre hospitalier du Puy-en-Velay et sapeur-pompier volontaire. Le lendemain, mon service me donnait le feu vert. » Pour Adeline, qui est partie en équipe avec son chef de service du centre hospitalier Paul-Gelle de Roubaix, Denis Therby, les collègues se sont aussi très vite mobilisées : « Tout s'est fait très vite, par l'intermédiaire de ma surveillante, explique-t-elle. Mes collègues se sont partagé mes gardes. On verra plus tard si mon absence est imputée sur mes congés, mes heures de récupération ou un congé humanitaire. »



Sandrine Pasquier, à la rencontre des mamans et des nourrissons, à Port-au-Prince.

Sandrine, sage-femme au centre hospitalier d'Epinal, figure parmi les premiers arrivés. Partie le 14 janvier avec Médilor (Médecins d'intervention de Lorraine), elle a posé le pied à Port-au-Prince le 17 janvier. « Nous avons dû rester deux jours en République dominicaine avant de trouver un moyen de transport vers Haïti », raconte-t-elle. Anne-Marie, elle, a accosté dans le port de Jacmel, situé sur la côte sud du pays, à environ 90 kilomètres de Port-au-Prince, le lundi 18 en soirée. Enfin, Adeline a fait partie de la deuxième mission envoyée sur place par GSF (Gynécologie sans frontières), le 6 février. « Ce qui m'a d'abord choquée, c'est le passage de la frontière. Côté dominicain, il y a une relative richesse et plein d'ONG. Puis on passe une simple barrière bringuebalante, la route n'est plus goudronnée, mais en craie et il n'y a plus rien, les quelques maisons sont misérables, etc. Toute la route jusqu'à la capitale haïtienne s'est faite dans un grand silence. Nous avons traversé Port-au-Prince pour parvenir jusqu'à Léogâne. Bien sûr, nous avons vu les images à la télé, mais pourtant on n'imagine pas la réalité des dégâts. »

> A côté des gravats de l'hôpital.

Avec les quatre médecins et trois infirmières de Médilor, l'équipe dont fait partie Sandrine s'est installée dans la cour de l'Hôpital français : « Nous avons repéré plusieurs endroits et c'était celui qui nous paraissait le plus sécurisé. » A côté, l'établissement hospitalier est complètement détruit, « avec tout son personnel à l'intérieur », souligne Sandrine. « Nous avons tout fait pour nous concentrer sur les vivants, essayer de ne pas imaginer ce qu'il y avait sous les ruines », ajoute-t-elle. Pendant onze jours non-stop, cette sage-femme travaille à nettoyer des plaies - elle est membre de l'équipe au titre d'infirmière -, donner des consultations de médecine générale et d'obstétrique.



A Jacmel, première priorité pour Anne-Marie Breure-Philippon : soigner plaies et blessures.

Durant la deuxième semaine de la mission, l'équipe part à la rencontre de malades qui ne peuvent pas se déplacer, bloqués dans les camps. « Il y avait là des personnes dont les fractures n'avaient pas été prises en charge et commençaient déjà à se consolider, des plaies très infectées, des enfants déshydratés. Ce n'est pas mon boulot bien sûr, mais j'ai participé aux soins », raconte Sandrine qui effectue des missions d'urgence depuis une douzaine d'années. L'équipe doit aussi reprendre certaines des amputations qui ont été réalisées dans les premières heures qui ont suivi le séisme. « C'est difficile de juger le travail des autres, mais nous avons dû recouper, car les amputations avaient été réalisées - comme nous l'avions déjà vu au Pakistan - en gueule de requin, sans prévoir la confection du moignon pour l'appareillage et la rééducation », souligne Sandrine. La sage-femme s'attelle également à rencontrer les femmes enceintes ou venant d'accoucher : « Je me suis attachée à remettre des enfants au sein, car les Haïtiennes allaitent très peu. Les femmes que j'ai rencontrées essayaient déjà de donner la becquée à leurs nourrissons de trois mois. Je leur ai expliqué que le lait maternel était bon, surtout en l'absence d'eau